

Guillaume Ancel : "Saint-Cyr a quarante ans de retard sur le reste de la société"

Société . L'ancien lieutenant-colonel raconte son expérience de la formation des chefs de l'armée dans "Saint-Cyr, à l'école de la Grande Muette". Un récit choc qui devrait susciter le débat dans la communauté militaire.



"[Si] Saint-Cyr nous donne une forme de résistance, de détermination [...], c'est horrible à dire, mais il y avait un côté 'concentrationnaire' dans cette expérience", témoigne Guillaume Ancel. (Ici, en 2008, des saint-cyriens lors du défilé du 14 Juillet.)

afp.com/GERARD CERLES

Bienvenue dans un monde où les universitaires sont surnommés les "rats". Un jeune étudiant peut se faire étrangler par un instructeur. Les punitions sont quotidiennes. Cet univers, c'est [la prestigieuse école militaire Saint-Cyr](#), à Coëtquidan, dans le Morbihan, racontée par [Guillaume Ancel](#), retraité de l'armée en 2005. Cet ancien lieutenant-colonel, connu pour sa mise en cause du rôle de la France dans le génocide des Tutsi, au Rwanda, raconte dans *Saint-Cyr, à l'école de la Grande Muette* (Flammarion) son expérience douloureuse de la formation des futurs chefs de l'armée française, de 1985 à 1988.

Son récit, forcément subjectif et appelé à susciter la controverse, se veut précis et circonstancié sur la cruauté théâtrale de la "gradaille", ces instructeurs chargés d'endurcir les étudiants, ou sur le conformisme des élèves en témoigne cette soirée où Ancel plaide auprès de ses camarades pour ne pas se rendre au pot d'un gradé particulièrement impitoyable. L'un après l'autre, les futurs officiers quittent le dortoir pour se rendre à la sauterie. On y croise Thierry Burkhard, l'actuel chef d'état-major des armées, diplômé de cette promotion, la dernière à envisager la guerre face à l'URSS, ou le général Jean-Louis Georgelin, affublé d'un alias transparent.

L'Express : Pourquoi raconter votre promotion de Saint-Cyr près de quarante ans après ?

Guillaume Ancel : Parce que ce récit est toujours d'actualité. Saint-Cyr est un bocal étanche à la société depuis Napoléon. Cette école n'évolue que très doucement. Ces souvenirs de 1985, un jeune Saint-Cyrien pourrait quasiment les écrire aujourd'hui. Surtout, il n'existe pas de littérature sur la formation des militaires. En raison de la "culture du silence" qu'on nous a appris à respecter à l'école. Je pose une question : est-il normal que ceux qui prétendent protéger la société n'échangent pas avec la société elle-même ?

Qu'est-ce qui vous fait dire que les souvenirs que vous racontez, les humiliations, le conformisme, sont encore valables en 2024 ?

Saint-Cyr a un peu évolué sur certains points. En suivant le procès après la mort par noyade de Jallal Hami, en 2012 lors d'un bahutage, j'ai hélas retrouvé des comportements que je connaissais bien. L'humiliation obsolète et inutile. J'ai aussi retrouvé le silence pesant des témoins. On forme les gens à ne pas parler, y compris à la justice. Ce n'est pas normal de mourir parce qu'on se tait. On confond le silence sur les opérations, absolument nécessaire, mais pas le propre des militaires, et le silence sur tout le reste, sur ce qui est illégal. Quand un ordre est illégal, on fait comment ? On ne nous a jamais interrogés là-dessus. Quand j'ai parlé du Rwanda, après avoir pris ma retraite, mes camarades de promotion m'ont traité comme Dreyfus pendant dix ans. Depuis qu'Emmanuel Macron est revenu sur le sujet, ça va mieux. Mais c'est révélateur de l'esprit de corps qui se développe.

Ce qui frappe dans votre récit est le sentiment des saint-cyriens de faire partie d'une élite. Sentiment qui permet peut-être l'acceptation des humiliations.

Oui, absolument. Un peu comme à l'ENA, Saint-Cyr développe un sentiment très fort de corps. Il y a ceux qui l'ont fait et ceux qui ne l'ont pas fait. Il y a ceux qui ont résisté au bahutage, à leurs paquetages renversés par des instructeurs injustes, aux corvées, aux punitions, et ceux qui n'ont pas connu cet univers. Cette partition du monde en deux commence dès Saint-Cyr. On méprise gentiment les élèves des formations parallèles, les sous-officiers qui ont réussi le concours interne et les autres, on les appelle les "dolos", les "glouglous", des noms de basse-cour. Même ensuite, dans la carrière, il est difficile d'avoir accès aux meilleurs postes quand on n'a pas fait Saint-Cyr. La limite de ça, c'est quand même les opérations. Là, on se rend compte que, Saint-Cyr ou pas, on a besoin de tout le monde. Le roi est nu, on ne peut plus se réfugier derrière un statut. Ça rééquilibre tout, on comprend que notre métier n'a de sens qu'avec les autres, et ça fait beaucoup de bien. Moi, j'ai adoré mes opérations et même, avant, mes stages pendant Saint-Cyr. Rien à voir avec l'ambiance pesante de l'école.

Les saint-cyriens vantent souvent l'apprentissage de la résistance inculqué par l'école.

Oui, Saint-Cyr nous donne une forme de résistance, de détermination. J'ai rarement lâché. Cette expérience m'a aussi forgé le caractère. Et les deux dernières années sont intéressantes. Mais on a l'impression de résister à notre propre institution. Moi j'ai le souvenir d'un immense gâchis. Au lieu d'utiliser notre enthousiasme, l'école nous rabaisse. Saint-Cyr est une école de la frustration. Or on devrait être capable de faire la distinction entre la dureté et les humiliations. Le pire, c'est que ce n'est même pas une formation collective, c'est une école de compétition. Face aux humiliations gratuites, chacun a tendance à développer un individualisme. C'est horrible à dire, mais j'ai ressenti qu'il y avait un côté "concentrationnaire" dans cette expérience.

Vous insistez sur le conformisme de l'ensemble des élèves par rapport aux pratiques en cours. Comment l'expliquer ?

Il y a trop d'endogamie dans ce milieu. 80 % de mes camarades venaient d'un milieu militaire. Ils ont l'impression que tout ça est normal, car leurs parents ont fait pareil. Ils ne voient pas le problème. Moi, je ne venais pas du tout d'un milieu militaire,

je sentais que j'étais une anomalie pour certains élèves. Il y avait déjà des groupes soudés issus des "corniches", les classes préparatoires militaires.

Pourquoi une telle popularité des idées conservatrices à Saint-Cyr ? Vous racontez que les seules idées dont certains élèves se vantent sont une hostilité à l'avortement, ce genre de choses.

Attention, c'est plus compliqué que ça ! Moi j'étais plutôt rocardien, je le disais. C'était lunaire pour mes camarades, on me traitait de "gauchiste". Mais, après les discussions politiques, certains élèves venaient me trouver pour me dire qu'ils étaient d'accord, mais qu'ils ne pouvaient pas le dire en public. Voilà l'ambiance de Saint-Cyr. Les seules idées acceptables en public sont hyperconservatrices. Je ne sais trop l'expliquer autrement que par le poids de la tradition. L'armée est un milieu défensif, donc conservateur. Je me rappelle quand même d'une limite à ça : le prosélytisme politique. C'était mal perçu. Donc, personne ne disait qu'il fallait voter Front national par exemple. Le conservatisme sociétal était plus consensuel. On m'a tout de même traité plusieurs fois de "juif". En opération, à Sarajevo, j'ai aussi entendu le mot "bosnioul", pour évoquer les Bosniaques, musulmans.

Peut-on être homosexuel à Saint-Cyr ?

Evidemment, pas à mon époque, et pas encore aujourd'hui, à mon avis. Dans ma promotion, il y avait officiellement zéro homosexuel. Sur une promotion de 160 élèves, étonnant, n'est-ce pas ? Même quarante ans après, personne n'a fait son coming out. Trop honteux. Saint-Cyr a quarante ans de retard sur le reste de la société.

Quel est le poids des familles aristocratiques que vous évoquez dans votre livre ?

Je les appelle les "aristosaures", militaires de père en fils. Eux pensent que l'armée leur appartient, mais, en fait, ce sont eux qui appartiennent à l'armée. Ils vivent les humiliations du bahutage, génération après génération, sans se poser de questions. Ils jouent un rôle dans le poids de l'hyperconservatisme sociétal, ils sont catholiques conservateurs. Peu liés à l'extrême droite, en revanche. Ils conservent quelques bastions, dans l'armée de terre, la marine. Je me souviens du club A, c'était une association d'équitation à Saint-Cyr. L'école lui prêtait des installations, c'était une institution. Personne ne le disait, mais le "A" du club, c'était pour "aristos". Ils en étaient membres et, pour les rejoindre, il fallait être coopté. Une autre chose qui m'a choqué : le dimanche, seuls ceux qui allaient à la messe étaient exemptés de corvée. Pour les juifs ou les protestants, il n'y avait rien. Je me rappelle d'ailleurs d'un camarade devenu un très grand militaire, avec un très haut poste, qui était protestant : il ne le disait pas, il ne fallait pas en parler.

Vous avez fait partie de la dernière promotion préparée à la guerre contre le monde soviétique. Qu'est devenu cet antagonisme dans votre promotion ?

Personne n'aimait le communisme, l'URSS était l'ennemi. Mais, étrangement, maintenant qu'un pouvoir autoritaire s'est mis en place en Russie, beaucoup ont changé de position. Dans ma promotion, je dirais que 20 % de mes camarades sont désormais prorusses. Tout ça prospère sur un anti-américanisme, l'idée d'une grande France à la tête d'un empire. Il faudrait avant tout lutter contre l'empire américain, concurrent.

Comment vos anciens camarades ont-ils accueilli la sortie de votre livre ?

Ça dépend desquels. Il y en a qui me considéreront toujours comme un traître. D'autres m'ont dit qu'ils le liraient avec intérêt, car ils n'ont pas aimé Saint-Cyr. J'ai découvert ça à ce moment-là. Certains officiers supérieurs m'ont déjà écrit, parfois très critiques du livre, alors qu'ils sont bien plus jeunes. La culture du silence perdure. Mon objectif est de lancer un débat : tout cela est-il bien nécessaire ? Au Royaume-Uni, la tradition, c'est de raconter. Les officiers à la retraite écrivent des livres, ils se

dévoilent. Pourquoi a-t-on tant de mal avec ça en France ?